

## MIROIRS BYZANTINS DE VERRE DOUBLÉ DE PLOMB TROUVÉS EN ROUMANIE

En dépit de l'important matériel archéologique se référant aux miroirs de verre doublé de plomb romano-byzantins, déposé dans différents Musées et partiellement publié, nous n'avons pas, jusqu'à ce jour, un *corpus* complété par une étude analytique de ces objets. L'absence de cet ouvrage est due, en grande partie, à l'incertitude qui planait, ces quarante dernières années encore, sur l'existence même des tels miroirs dans le monde antique. Les indications littéraires, classiques ou byzantines se rapportant à l'existence des miroirs de plomb et de verre se réduisent à un passage assez vague et, de plus, pour la majorité des spécimens découverts, les verres ont disparu<sup>1)</sup>.

Ce n'est qu'après un examen approfondi du matériel découvert dans les citadelles et les cimetières romains d'Orient, de Gaule, du limes germanique suivi de sérieuses discussions au cours de différents congrès archéologiques, que l'on a pu conclure en faveur de leur existence.

C'est le mérite de *Ét. Michon*<sup>2)</sup> d'avoir apporté la lumière par une argumentation serrée et la présentation d'une première collection de 150 miroirs découverts en différentes régions de l'Empire romain et byzantin, mais ses travaux, médiocrement illustrés et comportant une description trop sommaire des objets, sont incomplets et aujourd'hui, insuffisants.

C'est pourquoi, un *corpus* des miroirs de verre doublé de plomb antiques demeure un indispensable et difficile travail à venir dont la plus grande partie de l'inventaire sera fournie par de nombreuses pièces encore inédites dans les musées. Une sérieuse difficulté à laquelle se heurteront les recherches futures, pour suivre l'évolution des éléments décoratifs typiques

<sup>1)</sup> L'unique mention et à laquelle se réfèrent tous les archéologues qui s'occupent de l'étude de la verrerie antique, se trouve dans *Problemata* I, 132, ouvrage attribué à *Alexandre d'Aphrodisias*, commentateur d'Aristote, qui vivait au III<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne (d'après autres savants, un ouvrage d'*Alexandre de Tralles* du VI<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.): Διὰ τί τὰ ὑέλινα κάτοπτρα λάμπουσιν ἕγαν; ἔτι ἔνδοθεν αὐτὰ χρίουσι κασιτέρῳ. On remarque, gravés sur certains monuments chrétiens, des miroirs parmi lesquels quelques-uns semblent appartenir à la catégorie qui nous intéresse. Les pierres funéraires de deux barbiers chrétiens (cf. K. M. Kaufmann, *Handbuch der altchristlichen Epigraphik*, Freiburg im Breisgau, 1917, p. 110 et H. Leclercq, dans: *Dict. arch. chrét. et liturg.*, XI, 2, col. 1415, s. et les fig. 8182-8183). (cité *DACL*). conservées au musée de Latran à Rome, présentent entre autres objets de coiffure, deux miroirs dont la

décoration marginale en forme de fleurs aux multiples pétales, indique nettement un métal et en premier rang le plomb employé pour la fabrication des originaux.

<sup>2)</sup> *Ét. Michon*, *Miroirs antiques de verre doublé de plomb*, dans *Bull. arch. du Comité des trav. hist. et scientifiques*, 1909, 2, pp. 231-250, et *Nouvelles observations sur les miroirs antiques de verre*, dans le même *Bull. arch.*, 1911, 2, p. 196-207. À une conclusion identique, de façon indépendante et en même temps, aboutissait E. Nowotny, *Gläserne Konvexspiegel* dans *Jahreshefte österr. Arch. Inst.*, Beiblatt, XIII, (1910), p. 107-128 et 261-270, (Nachtrag); voir encore: A. de Ridder, s. v. *speculum*, dans *Daremberg-Saglio, Dict. des. Ant.*, IV, 2, p. 1429 et suiv.; v. Netoliczka, s. v. *κάτοπτρον*, dans *Pauly-Wissowa, RE.*, XXI, col. 44 et suiv. et H. Leclercq s. v. *miroirs et miroitiers*, dans *DACL*, XI, 2, col. 1415 et suiv.

des cadres de ces miroirs, sera l'absence, à peu près totale, de toute indication chronologique dans les fouilles et dans les découverts. Quelques miroirs seulement, trouvés avec des monnaies ou dans d'autres circonstances heureuses, ont pu être datés approximativement. De la documentation acquise jusqu'à présent, au cours des fouilles, il ressort que les miroirs de verre doublé de plomb apparaissent au I-er siècle après J.-C. et la fabrication s'étend jusqu'au Moyen-Âge, mais nous ignorons quels sont les « *officinae* » qui les produisent et leur rayon de diffusion, par le commerce, dans les mondes classique et barbare.

Les spécimens que nous présenterons plus loin seront une aide précieuse pour établir une chronologie et pour suivre l'évolution du style des miroirs.

Quelques-uns furent découverts par nous au cours des fouilles de la citadelle romano-byzantine de *Sucidava*. (Celei, distr. Romanați), dans un milieu topographique nettement daté.

1. (fig. 1). *Petite-Valachie?* Ce miroir, qui faisait partie de la collection de *César Bolliac* est passé dans celle du Musée National des Antiquités de Bucarest (Inv. 0692), sans que l'on en connaisse le lieu de découverte. Mais, comme Bolliac a formé sa collection presque uniquement en Olténie (Dacie Inférieure), il est à supposer qu'il en a fait l'acquisition dans cette région.



Fig. 1. — Petite-Valachie (?).

Le cadre de plomb, circulaire et plat en forme de médaillon, a une hauteur de 0,070 m, le diamètre du disque est de 0,032 m. La cavité circulaire dans laquelle s'emboîtait le miroir (maintenant perdu) a 0,023 m de diamètre. L'objet s'orne au sommet d'une double *ansa* (haute de 0,011 m) en col d'ampore; dans le bas, deux proéminences, s'ouvrant en sens opposés, ébauchent une base irréaliste. Le dos de la plaque n'offre aucun ornement ni particularité dignes d'être signalés. Le cadre est en plomb coulé et le verre, fixé entre deux plaques de plomb, n'avait pas la forme ronde de la cavité dans laquelle il était enchassé, mais celle d'un polygone irrégulier. Entre les deux parois de fixation subsistent des parcelles d'une matière blanchâtre, assez semblable à de la limaille de plomb, résultat de l'émiettement. A part une fente dans la cavité destinée

au verre et deux petites perforations sous le cercle, l'état de conservation du miroir est satisfaisant. La décoration du plat du disque comprend quatre zones annulaires: au bord des lignes en relief, courtes et parallèles, disposées obliquement par rapport à la ligne marginale du médaillon; — ensuite — une ligne de perles inégales, placées irrégulièrement; — enfin — la zone ornementale plus large, ornée d'une branche dont les extrémités se terminent face-à-face sous le verre du miroir. Elle se déroule en spirales asymétriques qui enclosent des groupes de 4 à 8 perles. Le long de la tige et par endroit, se détachent, à peine visibles, de courts rameaux en forme de vrille de vigne se terminant par une perle. Le dernier anneau est formé d'une succession de petits compartiments carrés marqués chacun au centre, d'une perle.

L'anse du médaillon est ornée des mêmes perles et une semi-spirale occupe le centre.

2. (fig. 2). *Sucidava*. Plaque de plomb d'un miroir avec manche haute de 0,090 m. Sa forme, ornementation et dimensions sont identiques à celles du miroir précédent.

L'objet fut découvert dans une basilique byzantine du VI<sup>e</sup> siècle, pendant nos fouilles de 1946. Il est conservé au Musée National des Antiquités de Bucarest.

L'identité des deux miroirs est une preuve que le médaillon dérive de ce dernier.

3 (fig. 3). *Sucidava*. Ce cadre de plomb, découvert, très détérioré, dans la couche byzantine de nos fouilles de Celei (fouilles de 1945) est conservé au Musée National des Antiquités de Bucarest (Inv. III. 404).

Il possède un manche dont le bout cassé est déformé par le feu et, au sommet, un minuscule fronton composé d'une proéminence conique flanquée de deux demi-lunes <sup>1)</sup>.

Dans son état primitif ce miroir mesurait de 0,095 m à 0,100 m de haut, il a 0,002 m d'épaisseur, le disque, un diamètre de 0,051 m et la cavité circulaire destinée au miroir (perdu) 0,025 m de diamètre.

Pareillement aux miroirs précédents, le verre se fixait à l'aide de deux plaques de plomb. La première, — un cercle — ayant au centre un vide de forme polygonale irrégulière, — la seconde — soudée au dos, fermait le tout. Le dos est uni et seules, deux lignes en relief courent autour du couvercle.

L'ornementation du disque se compose de spirales formées de telle façon qu'elles donnent l'impression d'une branche sans fin, dans les courbures de laquelle sont disposés des groupes de trois perles. La tige, à son tour, est accompagnée de chaque côté d'un rang de perles très rapprochées les unes des autres.

Le manche a la forme stylisée d'une colonnette, dont le fût est orné d'alvéoles pointillées <sup>2)</sup>. Le chapiteau, composé de deux demi-lunes (volutes



Fig. 2. — Sucidava.

tend à l'ordre ionique, le corps s'orne de deux lignes entrecoupées, barrées en dessus et en dessous de deux lignes horizontales.

4 (fig. 4). *Sucidava*. La plaque de plomb, pareille de forme à celle des miroirs précédents, fut découverte à Celei, dans la couche byzantine de la citadelle. Elle fait partie de la collection de Mr. Gh. Georgescu-Corabia, sa hauteur est de 0,085 m, son épaisseur de 0,002 m, le diamètre du disque est de 0,055 m et le vide réservé au verre: 0,025 m.

Par bonheur, quoique très détérioré, le verre du miroir est conservé, ce dont nous ne pouvons nous féliciter que pour trop peu d'objets de ce genre. Le verre est légèrement bombé ce qui indique que le côté intérieur est concave. A travers les cassures on aperçoit, sous le verre, une substance ayant la teinte du mercure mais qui n'est autre que du plomb émietté. Au dos, le miroir proprement dit se ferme par un disque uni comme l'est toute la surface qui l'entoure. Au dessus une

*ansa*, en forme d'anneau, maintenant brisée <sup>3)</sup>.

<sup>1)</sup> Un ornement semblable se retrouve sur un miroir découvert en Hongrie. cf. M. Hoernes, dans *Arch. Ért.*, XXIV, (1904), p. 209, fig. 12.

<sup>2)</sup> Ornementation similaire sur un miroir de Mainz.

cf. *Mainzer Zeitschrift*, XXX (1935), p. 68, fig. 1.

<sup>3)</sup> Similaire à l'exemplaire de *Carnuntum*, cf. Nowotny, *op. cit.*, col. 115, no. c<sup>2</sup> et fig. 43 = Michon, *Bull. arch.*, 1911, p. 199, no. 7.

La décoration du disque est formée de quatre riches ornements annulaires séparés



Fig. 4. — Sucidava.

par de simples cercles et composée par les deux motifs habituels: le perlé et la ligne sinueuse. Sur la marge du disque court une rangée de petites dentellures en demi-cercle, perlées au centre

et appuyées sur la ligne de séparation de la zone suivante. Une ligne sinueuse suit, dont les courbes renferment un nombre constant de trois perles. La zone qui succède est la plus étendue. Nous y voyons un sarment de vigne complètement fermé, tracé avec une régularité presque parfaite et formant une étoile à sept pointes. Les vrilles de la tige se déroulent en spirale alternent ainsi: une vrille à l'extérieur, une vrille à l'intérieur de l'étoile. Les espaces restés libres sont couverts de six ou sept perles. La dernière bande décorative se compose d'un simple cercle perlé.

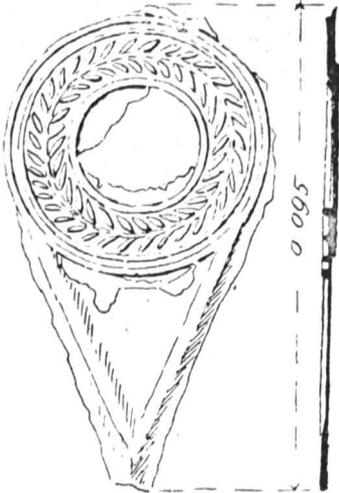


Fig. 5. — Sucidava.

Sur le manche du miroir grimpe un sarment, pareil à celui du cercle principal du disque, chargé de trois ou quatre perles. Le point d'attache du manche et du disque s'élargit, donnant l'impression d'un chapiteau, actuellement fort abîmé.

5. (fig. 5). Ce cadre de plomb très détérioré fut aussi découvert dans nos fouilles dans la couche byzantine de Celei, en 1946. Aujourd'hui il est déposé au Musée National des Antiquités de Bucarest. Dans son état primitif, il mesurait 0,095 m de haut, 0,055 m diamètre du disque et 0,003 m d'épaisseur.

L'ornementation du disque se compose d'une simple branche encadrée par deux cercles en relief. Le manche était triangulaire et sans ornementation.

6. (fig. 6 et 7). *Sucidava*. Ce miroir à cadre de plomb faisait partie de la collection du Major D. Papazoglu qui fut acquise par le Musée National des Antiquités<sup>1)</sup>.

Le cadre est cassé en deux et l'on ignore où le miroir fut découvert (citadelle? tombe?)<sup>2)</sup>. La pièce entière est haute de 0,128 m, épaisse de 0,002 m — 0,005 m; le diamètre du cadre est de 0,066 m, le vide réservé au verre (parfaitement rond) a 0,038 m et le manche, une longueur de 0,052 m. Le disque qui couvrait la partie du verre est conservé et a 0,043 m de diamètre et 0,002 m d'épaisseur. Les lettres ornant le disque sont hautes de 0,004—0,005 m tandis que celles de la partie supérieure du manche varient entre 0,002 et 0,004 m; la surface du disque annulaire est légèrement usée.

Le cadre du miroir est décoré des deux côtés de motifs des plus importants et dont quelques uns inconnus, jusqu'à présent, sur de tels objets. La surface du cadre annulaire porte vers l'extérieur, un simple cercle; deux autres, un perlé et un autre linéaire, entourent le verre. Entre les deux s'étend, en un mouvement sinueux, un superbe pampre de vigne couvert de raisins qui remplissent les vides laissés entre les sinuosités de la branche. Les deux extrémités du pampre se réunissent sur le sommet du manche où elles forment, chacune, un groupe de trois perles.

<sup>1)</sup> La localité est inscrite sur l'étiquette collée par Papazoglu lui-même sur le carton sur lequel était fixé l'objet et qui porte: « *Sicibida. (Celeiu-Romanați), escursiunea. Mai. D. Papazoglu* ». Une seconde étiquette appliquée en 1919 porte l'inscription- « Comisia de recepție a colecției Papazoglu », no. 801.

<sup>2)</sup> D'après l'état de conservation, l'objet semble avoir été trouvé dans l'une des nombreuses tombes ouvertes par Papazoglu à Celei; cf. Al. I. Odobescu, *Antichitățile județului Romanați, (An. Ac. Rom., tome X (1877), Sect. II, Mem. și Note. București, 1878, p. 229.*

Entre elles, se détache un oiseau de profil, tourné vers la gauche. Il a un long cou et de longues pattes et peut être identifié comme un paon.

Derrière l'oiseau s'élève un arbuste et devant lui, un groupe de perles (de fruits?) qu'il picore.

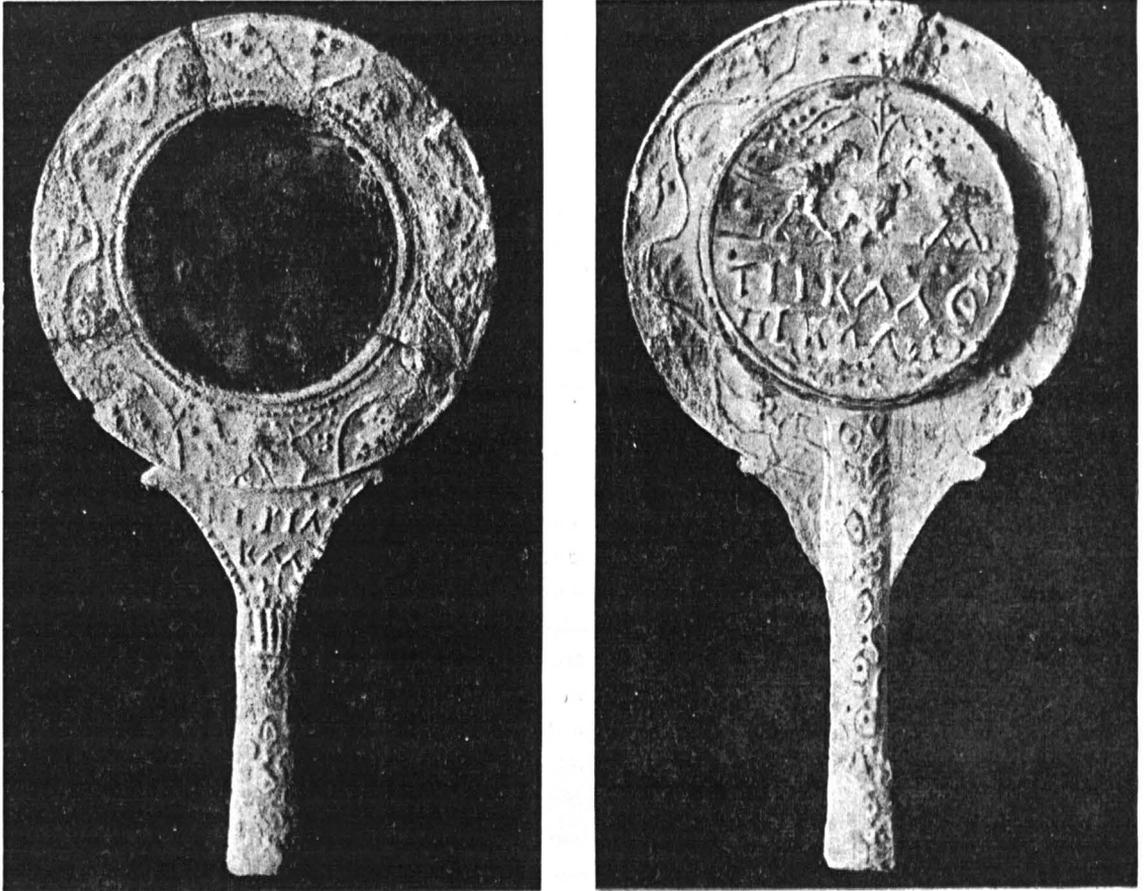


Fig. 6. — Sucidava.

Le manche du miroir est plat et imite une colonne byzantine. Comme pour le no. 3, le fût est orné d'alvéoles pointillées, suivies de six cannelures qui se terminent par une perle, au chapiteau. Celui-ci est plat, encadré sur les côtés des angles supérieurs, d'un fil perlé, tandis que les volutes se réduisent à quelques simples saillies, maintenant détruites.

Sur la face non ornée du chapiteau se lit une inscription disposée en trois lignes, vu le manque d'espace.

ΚΥΡΙΑ

ΚΑΛ

Η

Κυρία καλή.

Au revers, le cercle du miroir présente autour du verre un simple cadre dans lequel se fixe le disque de fermeture. Sur le champ libre de l'anneau se déroulent, sinueux, deux rameaux

qui, sortant du chapiteau et croisant leurs extrémités à la partie opposée, se terminent chacun par trois grosses perles. Les deux rameaux sont chargés de fruits (raisins ? glands ?) remplissant les espaces libres entre les sinuosités des branches <sup>1)</sup>.

La face du manche, de ce côté, s'orne d'alvéoles avec un point central et le fût se prolonge jusqu'au miroir par dessus le chapiteau dépourvu d'ornement.

Le couvercle qui enfermait le verre, se soudait à son cadre par trois griffes de plomb dont les traces sont visibles <sup>2)</sup>. Il forme la partie la plus intéressante de tout l'objet.



Fig. 7. — Sucidava.

La face adhérente au verre est unie et celle opposée est encadrée d'un simple filet. La surface ornementée est divisée en deux zones par une ligne en relief. Au dessus: une scène disposée en un schéma héraldique, montre, au centre, un cratère d'où émerge un arbuste couvert de fruits, sur les côtés se dressent deux oiseaux dont les silhouettes sont assez expressives

pour y reconnaître deux faisans. Dans le demi-cercle inférieur, court, au dessus, une rangée de six perles; dans le bas, un rameau chargé de fruits est couché sur le sol. Dans un coin au dessus à droite on distingue, vaguement, une silhouette qui ressemble à un petit arbre(?) duquel sort un serpent (visible sur la photographie, fig. 6).

L'espace vide réservé dans le demi-cercle est occupé par cette inscription:

ΤΗ ΚΑΛΕ  
ΠΙΚΑΛΩ

Τῆ καλῆ Πικαλώ

7. (fig. 8). *Ulmetum*. Ce cadre de miroir trouvé en double exemplaire au cours des fouilles de cette citadelle <sup>3)</sup>, appartient au Musée National des Antiquités. Ils ont une hauteur

<sup>1)</sup> Forme identique chez Gh. Stefan, dans *Dacia IX—X* (1941—1944), p. 480, fig. 8, ou ils sont dénommés « raisins ».

<sup>2)</sup> Similitude chez Michon, *Bull. arch.*, 1909, p. 239, no. 12.

<sup>3)</sup> V. Pârvan, *Cetatea Ulmetum*, II, 1, p. 65 et pl. XXXII, fig. 1, no. 10—11. (*An. Ac. Rom. Sect. II.*

tome XXXV, *Mem. Sect. Ist.*), Bucureşti, 1913, le nomme « ornement, une sorte d'applique en forme de cadre, ronde, avec un manche travaillé en partie à jour et en partie estampé ». Il ne lui a pas donné toute l'attention qui convenait ce qui m'a déterminé à le republier ici.

de 0,100 m et 0,103 m, une épaisseur de 0,002 m. Le miroir de verre avait un diamètre de 0,036 m.

Ce miroir a l'aspect d'une fleur travaillée en perforations. Le manche court et plat est orné d'une circonférence divisée en six rayons de secteurs égaux et parsemés de petites perles. L'objet est surmonté d'un anneau rond et huit demi-cercles se soudent au cercle du cadre. Celui-ci possède un ornement continu et fermé composé de petits cercles ayant chacun au centre une perle et unis entre eux par un filet. Ce dernier est encadré de deux points entre les petits cercles. Le grand anneau du dessus et les demi-cercles des côtés sont garnis d'une perle au centre dont la base se lie au cadre du miroir.

Le dos de ce cadre est coulé et uni; en quatre endroits seulement on remarque des barres, vestiges des griffés qui maintenaient le couvercle enfermant le

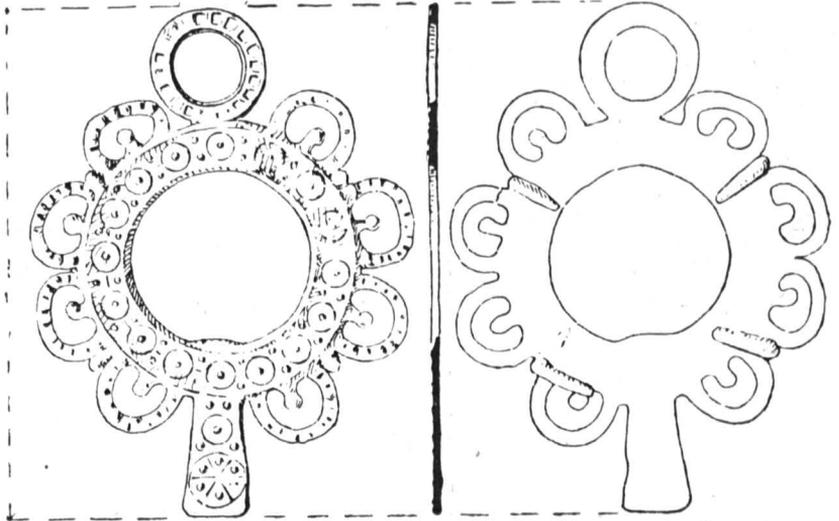


Fig 8. — Ulmetum..

verre. Pârvan ne rechercha pas l'époque à laquelle appartiennent ces cadres de miroirs, mais le fait d'avoir été découverts au cours des fouilles de la citadelle d'*Ulmetum*, détruite pas longtemps après Justinien, par les Avars ou les Slaves et trouvés dans un état de conservation relativement bon, nous porte à croire qu'ils appartiennent à la dernière moitié de VI<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.

La décoration qui les couvre, spécifique aux lampes byzantines du siècle de Justinien, contribue à étayer cette chronologie.

Le plomb fut employé pour la fabrication des cadres métalliques de la grande majorité des miroirs de verre. La préférence donnée à ce métal est la conséquence d'une nécessité d'ordre technique. Le plomb était le plus indiqué parmi les métaux pour la fabrication, si compliquée, de ce type de *specula*.

On a cru longtemps que les anciens, pour obtenir la réflexion d'une image dans un miroir de verre, employaient de minces feuilles d'or, d'argent, de fer, d'étain ou de cuivre, appliquées par collage sur une des faces du verre.

Le secret de fabrication fut découvert par l'examen chimique d'un nombre important de ces miroirs par le savant français M. Berthelot<sup>1)</sup>. Il établit que le procédé, pour obtenir la réflexion de l'image par application de feuilles métalliques, ne donna pas de bons résultats

<sup>2)</sup> M. Berthelot, *Archéologie et histoire des sciences*, Paris, 1906, p. 104 et suiv.

et ne fut employé que très rarement dans l'antiquité. Par contre, le grand chimiste réussit à identifier un autre procédé pour obtenir une surface brillante. On taillait dans des ballonnets de verre soufflé des petits calottes sphériques dans la partie concave desquelles on coulait, avec grand soin, sans les briser, une couche de plomb fondu. Par ce procédé on obtenait la réflexion d'images sur la face convexe<sup>1)</sup>. Ce fut le procédé employé pour la fabrication du miroir de la collection Georgescu (no. 4). La grande difficulté de tailler ces calottes dans des ballonnets ne permettait pas de leur donner une forme parfaitement ronde. Elles étaient de forme polygonale irrégulière<sup>2)</sup>, quoique le vide, destiné à être rempli par le miroir dans le cadre de plomb, fut nettement circulaire. Les contours irréguliers du verre forçaient les fabricants à l'ajuster sur une plaque dont l'orifice avait rigoureusement sa forme et sa dimension. L'ajustage du contour s'exécutait à l'aide d'un outil effilé. Ce mode de fabrication qui explique les dimensions réduites de la surface du miroir est reconnaissable dans deux exemplaires de Sucidava (no. 3 et 4). Après la fixation du verre on appliquait, au revers, un couvercle de fermeture parfaitement circulaire<sup>3)</sup>. Ce couvercle se soudait hermétiquement au plomb (no. 1 et no. 4) ou se fixait simplement à l'aide de griffes de même métal (no. 6 et 7). Ce procédé de fabrication fut celui employé durant les six premiers siècles de l'ère chrétienne. En regard du grand nombre de miroirs de métal ciselé, ceux de plomb doublé de verre représentent une quantité infime<sup>4)</sup>.

La partie la plus importante des miroirs de verre doublé de plomb réside, au point de vue archéologique, dans leurs cadres qui sont généralement de forme circulaire (très rarement carrée), et souvent pourvus d'un manche<sup>5)</sup>.

En étudiant l'évolution des cadres de plomb des miroirs on constate que les plus anciens (I—III siècle ap. J.-C.) sont de dimension réduite, rarement munis d'un manche et possèdent une décoration sommaire. A l'époque tardive de l'Empire Romain, le disque circulaire se développe, le manche apparaît de plus en plus et la surface du verre s'agrandit.

Le premier groupe emploie fréquemment l'ornement géométrique; — la décoration animale, symbolique, religieuse et végétale luxuriante sont la caractéristique des spécimens tardifs<sup>6)</sup> (no. 6—7 de Sucidava et Ulmetum).

<sup>1)</sup> *Id.*, p. 117.

<sup>2)</sup> Michon, *Bull. arch.*, 1911, p. 204.

<sup>3)</sup> Michon, *Bull. arch.*, 1909, p. 235, no. 8.

<sup>4)</sup> Michon, *Bull. arch.*, 1911, p. 207, les nomme « miroirs de poche » à cause de l'exiguïté de la partie réfléchissante.

<sup>5)</sup> Dans deux exemplaires de *Carnuntum*, le manche est remplacé par un demi-anneau fixé au dos du disque, cf. Nowotny, *op. cit.*, col. 113, fig. 37—39. = Michon, *op. cit.*, 1911 p. 198, no. 2—3. C'est encore un miroir qu'il faut voir dans le cadre carré et de plomb découvert à *Noviodunum*. [Voir Gh. Ștefan, dans *Dacia IX—X* (1941—1944) p. 480 suiv. et fig. 8.] Il y a au centre un grand vide destiné au miroir proprement dit et aux bords, quatre plus petits qui contenaient, soit des miroirs plus petits soit des fragments de verre coloré. On connaît encore d'autres type semblables, voir: Berthelot, *op. cit.*, p. 114 et suiv.; Michon *Bull. arch.*, 1909, p. 233 et suiv., nos.

4--6 (*Antinoë* d'Égypte); Leclercq, *op. cit.*, col. 1418, fig. 8184; Michon, dans *Strena Buliciana*, Zagreb, 1924, p. 161 et suiv. (Orient) et B. Pharmakowsky, dans *Arch. Anz.*, XXI (1906), col. 113 (*Panticapaeum*). Le buste des divinités de la lumière (Soleil et Lune) s'harmonise avec la nature de l'objet de Noviodunum. La décoration des cadres de miroirs par des morceaux de verre coloré est employée pour ceux de forme carrée ou polygonale.

<sup>6)</sup> Vu la modeste documentation illustrée dont disposent les bibliothèques de Bucarest, la forme du médaillon de Sucidava (no. 1), avec son double manche au sommet et les ramifications de la base, nous était encore inconnue. Bien que le miroir soit dépourvu d'éléments symboliques spécifiques, par sa forme nous pouvons conclure qu'il servait de talisman porté au cou ou dans un sachet, destination qui fut proposée pour d'autres exemplaires (cf. Michon, *Bull. arch.*, 1909, p. 249). La puissance magique attribuée au

Quant à la caractéristique des miroirs avec cadre de plomb et leur diffusion dans les pays balkaniques, on ne peut tirer aucune conclusion satisfaisante des études publiées jusqu'à présent sur cette matière.

Nous possédons deux rapports concernant d'importantes découvertes faites en Bulgarie. Au cours des fouilles d'un sanctuaire dédié aux Nymphes à *Orochak* (près de Saladinovo sur les bords de l'Hèbre), on a trouvé, parmi des monnaies de la dynastie des Sévères, un nombre de treize miroirs portant chacun (au dos) l'inscription : ἡ χάρις εἰμί<sup>1</sup>). Ils avaient été déposés au temple comme ex-voto. Il est aisé de comprendre le sentiment qui porta les jeunes adoratrices à choisir un tel objet comme offrande à des divinités si plaisantes et si populaires dans le monde thrace.

Des ruines d'un sanctuaire consacré à Zeus et à son Épouse à Kopilovtzi (district de Kustendil, Bulgarie), on a retiré, en 1914, neuf cadres de miroirs de plomb et verre datant du IV<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.<sup>2</sup>). La caractéristique de ces miroirs de Kopilovtzi est la présence d'une Victoire sur la proue d'un navire<sup>3</sup>), sur le couvercle de fermeture du verre, ainsi qu'un oeillet et une décoration réduite à une simple branche<sup>4</sup>).

Les motifs ornementaux des miroirs de *Sucidava* (nos. 2—6) sont formés de perles, de la ranche, de spirales, d'alvéoles pointillées, de ceps nus ou chargés de raisins et pour un seul exemplaire, d'oiseaux (no. 6). Les décorations angulaires et effilées, caractéristiques des miroirs du I<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècle, n'apparaissent pas. La préférence que montrent ces fondeurs pour les ornements ci-dessus est déterminée, en premier lieu par la forme annulaire et l'étroitesse des cadres de plomb qui ne permettaient qu'une décoration étroite et développée en cercle. Celle-ci se divise en zones dont le nombre s'élève jusqu'à cinq pour les miroirs du IV<sup>e</sup> et du VI<sup>e</sup> siècle<sup>5</sup>).

Indépendamment de sa forme, favorable au développement d'une décoration annulaire le cep de vigne était aussi un motif d'ornement courant dans l'art paléochrétien oriental. En sculpture, en décorations ordinaires, en peinture, il jouit d'une large diffusion dans l'art chrétien syrien et d'autres provinces asiatiques<sup>6</sup>). Si la présentation des ceps de vigne sur les miroirs à cadre de plomb ne pouvait être exécutée avec des détails d'une précision sculpturale ni avec élégance, la faute n'en est pas aux maîtres fondeurs mais bien à la malléabilité du plomb. C'est pourquoi nous voyons sur les deux premiers miroirs le cep de vigne schématisé, effeuillé et les raisins, indiqués seulement par des groupes de perles jetés dans les vides des courbes de la

plomb autant qu'aux miroirs dans les pratiques occultes des anciens est très connue. Nowotny (*op. cit.*, p. 124) remarque que l'érotique, la cosmétique et le charlatanisme étaient intimement mêlés à la fabrication et à l'usage de ces miroirs. L'exemplaire de *Ulmotum* (no. 7) à une forme qui se rapproche beaucoup de celle d'un miroir découvert dans une tombe féminine byzantine à Antinoë, cf. Michon, *op. cit.*, p. 235, no. 8, fig. 1, et de celle d'un autre gravé sur une pierre funéraire du Musée de Latran, cf. Leclercq, *op. cit.*, col. 1416, fig. 8183.

<sup>1</sup>) V. Dobruschi, dans *Bull. Corr. Héli.*, XXII (1897), p. 11, no. 1—3 = Michon, *Bull. arch.*, 1909, p. 240, no. 14—26, fig. 3—6.

<sup>2</sup>) G. I. Kazarow, dans *Bull. Soc. Arch. Bulg.*, IV (1914), p. 106 et 112, pl. XVIII, 1—9. cf. le même, dans Pauly-Wissowa, *RE. Suppl.* III, col. 1136.

<sup>3</sup>) *Id.*, pl. XVIII, 5 et 9. La scène est certainement copiée des monnaies romaines du IV<sup>e</sup> siècle. Les premières monnaies qui eurent au revers une Victoire sur une proue de navire, furent frappées sous Constantin le Grand, cf. H. Cohen, *Description hist. de monnaies frappées sous l'Empire Romain*, VII<sup>2</sup>. no. 319.

<sup>4</sup>) Kazarow, *op. cit.*, pl. XVIII, 1—3 et 6.

<sup>5</sup>) La disposition des zones décoratives du miroir Georgescu (no. 4) s'apparente à celle d'un miroir de *Intercisa* (Dunapentele, en Pannonie) découvert dans une tombe romaine de 305—311, cf. Stefan Paulovics, *Die römische Ansiedlung von Dunapentele*, Budapest, 1927, p. 120, et pl. III (*Arch. Hungarica*, II).

<sup>6</sup>) J. Strzygowski, *L'ancien art chrétien de Syrie* Paris, 1936, p. 91 et I. Barnea, *Discus Episcopului Paternus*, Bucarest, 1944, p. 11 et suiv. (extr. de *Analecta*, II).

branche. Sur les miroirs de métal dur (or, argent ou bronze) le pampre pouvait s'exécuter avec un puissant réalisme et une grande richesse de feuillages, raisins, oiseaux perchés etc., tel qu'il se présente sur un miroir d'argent découvert dans une tombe romaine du III<sup>e</sup> siècle, près de Sofia et conservé aujourd'hui au British Museum<sup>1)</sup>.

L'apparition dans la décoration des miroirs de plomb du motif « oiseau » (aigle, colombe, paon, faisan, etc.) comme emblème chrétien ou simplement comme motif ornemental, se fit tardivement, au IV<sup>e</sup>—VI<sup>e</sup> siècle, lors du triomphe définitif de cette religion. La preuve nous en est donnée par un miroir découvert à *Trébizonde* et conservé au Musée du Louvre<sup>2)</sup>. La décoration se compose de deux pampres chargés de fruits picorés par des oiseaux flanqués d'étoiles. A la jonction du manche avec le disque, un aigle, aux ailes déployées, se prépare à prendre son vol. On a vu dans les oiseaux de ce miroir des symboles chrétiens<sup>3)</sup>. La date de fabrication n'est pas fixée mais elle se place certainement au IV<sup>e</sup>—VI<sup>e</sup> siècle.

Nous avons constaté la présence sur le miroir Papazoglu de faisans et d'un paon, oiseaux employés couramment dans l'ornementation des monuments religieux et qui eurent une large part dans la symbolique et les décors paléochrétiens.

Toutefois, le problème de l'apparition de symboles chrétiens sur les miroirs de plomb et de verre n'a pas été jusqu'à présent résolu<sup>4)</sup>. Pour les premiers chrétiens, le paon symbolisait la vie éternelle, l'immortalité dans le Paradis; il était le symbole du Printemps et de la lumière bien-faisante. La colombe, elle aussi, occupait une grande place dans la symbolique chrétienne et dans l'art des ouvriers chrétiens primitifs<sup>5)</sup>. Communément les paons sont affrontés, plus rarement nous les trouvons picorant des fruits ou des grains de raisin, comme ceux du miroir Papazoglu<sup>6)</sup>. Deux faisans, entourant un vase d'où émerge un arbre est un décor rencontré rarement<sup>7)</sup>. Le vase flanqué de paons est un motif employé plus souvent au IV<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. et qui se maintint très tard, jusqu'au Moyen-Âge<sup>8)</sup>.

<sup>1)</sup> B. H. Walters, *Catalogue of the silver plates in British Museum*, London 1921, no. 106, reproduit par Barnea, *op. cit.*, p. 12, fig. 6.

<sup>2)</sup> Michon, *Bull. arch.*, 1909, p. 238, no. 11, fig. 20, et Leclercq, *DACL*, XI, 2, col. 1419, fig. 8186. Le masque sur un cadre de plomb de *Carnuntum* est un simple motif décoratif, cf. Nowotny, *art. cit.*, p. 115, no. 5 et Michon, *Bull. arch.*, 1911, p. 198, no. 5.

<sup>3)</sup> Leclercq, *art. cit.*, col. 1420.

<sup>4)</sup> *Idem*, col. 1417.

<sup>5)</sup> En ce qui concerne le paon dans la croyance et dans l'art chrétien, voir la monographie de H. Lother, *Der Pfau in der altchristlichen Kunst*, Leipzig, 1929; Kaufmann, *op. cit.*, p. 283; Marucchi, *op. cit.*, p. 292; Leclercq, *DACL*, XIII, 1, col. 1075 et suiv et Steier, dans Pauly-Wissowa, *RE*, XIX, col. 1420.

<sup>6)</sup> Tels que seraient ceux de la mosaïque du centre de la coupole du baptistère de Naples, cf. Leclercq, *DACL*, XII, col. 741 et fig. 8692. La représentation d'oiseaux picorant des fruits, symbolisant l'âme chrétienne jouissant de la félicité céleste, ne prend un sens religieux qu'au III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., cf. Kirsch, dans *DACL*, III, 2, col. 2210. Dans la décoration murale ou d'objets paléochrétiens, il se fit un tel abus d'oi-

seaux domestiques, sauvages, voire même fantastiques, qu'ils finirent par n'être plus qu'un simple élément décoratif, cf. Kirsch, *art. cit.*, col. 2209; Leclercq, *DACL*, XII, 2, col. 2038 et suiv. Fr. Sühling, *Die Taube als religiöses Symbol im christlichen Altertum*, Freiburg im Breisgau, 1930, p. 192 et suiv. Afin de donner l'impression de la vie, les artistes chrétiens parsemaient leurs tableaux d'innombrables oiseaux, en vol, perchés sur des branches, picorant des fruits ou flanquant des symboles ou des objets de culte chrétien. Nous avons un exemple typique dans la tombe des Cinq Saints, dans les catacombes de Saint Kallistus à Rome, cf. Kaufmann, *Handb. der altchristlichen Epigraphik*, p. 136. Cette prédilection pour la décoration avec des oiseaux vient des côtes orientales de la Méditerranée (Syrie, Egypte et Asie Mineure), cf. aussi Barnea, *art. cit.*, p. 13.

<sup>7)</sup> P. G. Lapeyre, *La basilique chrétienne de Tunisie*, dans *Atti del IV Congresso Intern. di Archeologia Cristiana*, Roma, 1940, I, p. 235, fig. 35: mosaïque de *Furma* ou deux faisans flanquant un cratère d'où émergent deux arbres, voir encore Leclercq, *DACL*, V, 1. col. 1080 et suiv. et II, 2, col. 2038, et suiv.

<sup>8)</sup> Le motif est d'origine orientale et paraît sur

La représentation du faisan selon cette même norme ne peut être qu'une imitation.

On est en droit de se demander, vu l'importance donnée aux oiseaux dans différentes manifestations de l'art chrétien primitif, si les faisans du miroir Papazoglu doivent être regardés comme emblème sacré, ou simplement comme un motif décoratif qui n'éveillait plus aucun sentiment religieux dans l'âme des chrétiens du VI<sup>e</sup> siècle ?

La paon apparaît comme ornement sur des bagues, boucles d'oreilles, bracelets, peignes, vases, couteaux, assiettes, etc., objets qui, par leur nature même, ne pouvaient avoir aucun rapport avec la religion au V<sup>e</sup>—VI<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. 1).

Pour les gnostiques, les juifs et les chrétiens, l'image de cet oiseau eut une valeur décorative avant d'acquérir une valeur religieuse, fait qui détermine Leclercq à recommander aux archéologues, une prudence extrême, quant au symbolisme, lorsqu'ils rencontrent ses images sur des monuments 2).

Tenant compte de l'époque à laquelle fut coulé le miroir Papazoglu, des inscriptions qu'il porte et des observations ci-dessus, nous croyons ne pas nous tromper en enlevant toute valeur symbolique et religieuse au motif des faisans affrontés autour du vase et du paon picorant les fruits.

Il faut le réduire à un simple élément décoratif qui, avec le décor végétal dans lequel il est placé, sont les ornements les plus indiqués pour un miroir de toilette féminine.

Les inscriptions, qui y sont gravées, sont des dédicaces appropriées au décor et à la nature de cet objet, plaisant par sa grâce, tel un bijou destiné à une femme. Κυρία καλή s'adresse à une jolie femme, une noble maîtresse. L'épithète n'a aucun rapport avec le sens donné aux inscriptions religieuses chrétiennes 3). Au revers du miroir, une nouvelle dédicace s'adresse à une autre jolie femme « τῆ καλῆ Πικαλώ ». *Pikalos* est un nom féminin que nous n'avons retrouvé, jusqu'à présent, dans aucune source littéraire ou épigraphique byzantine 4). Peut-être s'agit-il d'un nom dérivé d'un autre, de forme populaire ou un terme de gentillesse. Les dédicaces à de jolies femmes, des vocux adressés à quelque déesse de la beauté, afin qu'elle dispense de sa propre beauté aux simples mortelles, sont choses communes sur de tels objets.

Nous avons vu plus haut, que les miroirs découverts dans le sanctuaire thrace dédié aux Nymphes, à Orochak, portent l'inscription ἡ χάρις εἰμί 5). Se rapprochant beaucoup plus du sens des dédicaces du miroir Papazoglu, est celle qu'on lit sur un miroir du même genre, de Kertsch: τῆ καλῆ τὸ δῶρον 6). Toutes ces dédicaces doivent être considérées comme des hommages apportés aux femmes, clientes habituelles pour des objets de ce genre.

Des quelques centaines de miroirs avec cadre de plomb, découverts jusqu'à présent dans les ruines de différents édifices classiques ou byzantins, le miroir *Papazoglu* représente le plus bel exemplaire et aussi le plus intéressant par l'ornementation et les inscriptions qu'il porte. Il n'est pas une production locale mais un objet d'importation. Les motifs végétaux et animaux des quatre premiers miroirs dénotent des « officinae » orientaux, très probablement syriens

de nombreux monuments païens et chrétiens, cf. Leclercq *DACL.* XIII, I, col. 1034 suiv. et Barnea *loc. cit.*

1) Steier, *art. cit.*, col. 1420 et Lothar, *loc. cit.*

2) *Art. cit.*, col. 1077. La prudence est recommandée quant à la colombe aussi (cf. Kirsch, *art. cit.*, col. 2118, et Sühling, *op. cit.*, *passim*). Leclercq va jusqu'à les appeler « papiers peints » (*Ib.*, col. 1079).

3) Bibliographie chez Lietzmann-Bees-Sotiriu, *Corpus der griech. christ. Inschriften von Hellas*, Bd. I, p. 30 et suiv., no. 15.)

4) Un géant échappé aux foudres de Jupiter se nommait Πικόλλοος cf. *Thes. gr. ling.* VI, col. 1075.

5) *Supra*, p. 250.

6) Pharmakowsky, *loc. cit.*

ou égyptiens. Ces miroirs furent apportés pour les soldats de la garnison de Sucidava au IV—VI<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.

L'existence de puissantes relations commerciales entre les provinces méditerranéennes de l'Asie Mineure et les garnisons romaines du Danube, au IV<sup>e</sup>—VI<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. se confirme encore par la découverte à Celei de quelques amphores dont les inscriptions sont restées jusqu'à présent inédites <sup>1)</sup>. La flotte romano-byzantine assurait le commerce par la Mer Noire et le Danube. Elle dominait le chemin maritime et fluvial, en dépit des destructions causées dans les provinces et aux fortifications danubiennes, par les Huns, les Slaves et les Avars.

D. TUDOR

<sup>1)</sup> D. Tudor, *Sucidava III* dans *Dacia*, XI—XII (1945—1947), p. 169 suiv.